

bientôt l'armée des Dauphinois s'ébranle, et en bon ordre, sans rompre ses rangs, descend vers Saint-Jean-le-Vieux. Robert de Bourgogne et le sire de Beaujeu, qui faisaient armer leurs gens, soutiennent le choc, mais l'épouvante se glisse dans les cœurs ; les chefs eux-mêmes désespèrent du triomphe. Surpris au milieu du repos et des plaisirs, séparés, errant à l'aventure dans la vallée, sans plan de bataille devant cet ennemi si peu attendu, ils ne peuvent que lutter avec leur bravoure accoutumée et réparer leur imprudence en donnant leur sang.

Cependant la chute des Savoisiens ne devait pas être sans gloire. Aux cris de la bataille, à la nouvelle que les Dauphinois écrasent les Bourguignons, Edouard accourt à la tête de tout son corps d'armée. La colère embrase son âme : il descend rapidement des collines, charge les Gênois, les Gessois, les gens du Faucigny, les culbute et les disperse. Arrachée à ses délassements imprudents, la jeunesse savoisienne veut racheter sa faute, et laver l'affront qui vient de l'atteindre ; elle se presse autour de son chef, prête à mourir, mais comptant vaincre ; tout cède à son impétuosité. Les Gênois éperdus se rejettent sur les Dauphinois, leurs vieux alliés ; les Savoisiens les poursuivent jusque sous ce drapeau objet de leur animosité ; les lances frappent les poitrines, les épées cherchent les épées, la rivalité des deux nations, les haines héréditaires se font jour plus terribles à mesure que le champ de bataille se rétrécit ; les escadrons se heurtent, tourbillonnent et se mêlent avec un bruit affreux.

Amé de Chaland se rapproche du comte de Savoie :

— Avez été fait chevalier par le roi de France au milieu de la mêlée, lui dit-il avec une contenance si fière qu'on l'eût pris pour le paladin Roland : grand renom gagnerais, si à pareille fête daigniez m'octroyer le don sacré de chevalerie.